

Après la réunion de Washington

Mesamarat al-Gayb, 2 décembre 1945

La réunion tenue à Washington, entre le président des États-Unis d'Amérique, le Premier ministre britannique, et le Premier ministre canadien, n'a nullement permis aux chercheurs de sécurité, et aux partisans d'une paix durable, de respirer un souffle véritablement satisfait, et rassuré — car cette même réunion n'a fait avancer le monde d'aucun pas, proche ou lointain, vers une confiance, et une stabilité véritables, mais a plutôt maintenu le monde exactement là où il se trouvait déjà, dans l'anxiété, la peur, et la suspicion. Elle a même pu, en réalité, accroître la part même d'anxiété, de peur, et de suspicion du monde — car elle a, sans nul doute, véritablement renforcé les liens entre les propres membres du bloc anglo-saxon, fermement, sans pour autant rapprocher d'un pouce l'écart entre ce même bloc, et l'Union soviétique. Toute force dont jouit désormais l'un ou l'autre des deux blocs devient donc une cause véritable d'anxiété, de peur, et de suspicion — à moins qu'un rapprochement véritable ne s'établisse entre les deux, et que ne se trouve la confiance sans laquelle nul rapprochement ne demeure possible.

La véritable divergence, et la disparité, des intérêts demeure la source même de toute la suspicion, et de toute la malveillance, existant entre les deux mêmes blocs. L'un de ces deux mêmes blocs domine le monde extérieur par son propre vaste empire, s'étendant sur tous les pays de la terre, et par sa propre domination sur toutes les mers également, et par tout ce que cette même domination, et ce même empire, lui accordent ensemble : la capacité d'établir des bases terrestres, aériennes, et navales, partout où il lui plaît.

Ce même bloc, de surcroît, domine le monde extérieur non seulement par son propre vaste empire, et sa propre domination sur les mers, mais aussi par cette même immense autorité économique, et financière, qu'il tire de la propre richesse inépuisable de l'Amérique, et des propres richesses sans bornes de l'Empire britannique.

L'autre même bloc, quant à lui — le propre bloc de l'Union soviétique, et les États gravitant autour d'elle — détient sa propre force immense, tirée de la vastitude même de la terre qu'elle occupe, à travers deux continents. De la propre richesse agricole, et minérale, de cette même terre ; de la propre capacité de son propre peuple pour le travail,

et la production ; de leur propre habileté à organiser ce même travail, et à multiplier cette même production ; de leur propre capacité remarquable pour la recherche, et l'investigation, puis pour la déduction, et la découverte ; de leur propre foi en eux-mêmes, leur propre confiance en leur propre avenir, et leur propre ambition véritable d'obtenir, pour eux-mêmes, une place véritablement distinguée dans le monde, à la mesure de toutes ces mêmes qualités.

Le propre empire de l'Union soviétique demeure véritablement immense, dans sa propre longueur, sa propre largeur, et sa propre population — mais demeure, dans son ensemble, contigu, réuni en un seul tout, véritablement confiné, ou presque confiné, parvenant à peine à atteindre le monde extérieur du tout, puisqu'il ne détient nulle domination véritable sur les mers, atteignant même à peine ces mêmes mers en premier lieu.

La guerre s'est déjà achevée, et le camarade Molotov n'a pas hésité à déclarer, véridiquement, que la Russie elle-même fut celle qui hâta la propre fin de la guerre — la toute première à soumettre l'Allemagne, une fois sa propre force épuisée, et celle même qui déclara la guerre au Japon, la contraignant ainsi à la reddition. Tant qu'elle a déjà supporté davantage des horreurs mêmes de la guerre que d'autres, et remporté davantage de sa propre victoire que d'autres, il demeure son propre droit véritable d'aspirer à une place dans le monde à la mesure de tout l'effort qu'elle a déployé, toute l'horreur qu'elle a endurée, et toute la victoire qu'elle a remportée. Elle ne se contente donc plus de sa propre position traditionnelle, entièrement confinée — elle veut, plutôt, respirer exactement comme respirent ses propres alliés, poser son propre pied partout où il lui plaît, parmi les propres espaces vides de la terre, et faire naviguer ses propres navires marchands, et de guerre, partout où il lui plaît, sur mer et sur océan à la fois. Elle n'aime pas le colonialisme — mais n'a nulle réelle objection à servir de tutrice sur telle ou telle partie de la terre.

Elle n'a nulle envie du tout de soumettre les peuples à sa propre autorité — mais n'a nulle réelle objection à adopter le système du mandat comme moyen véritable de libérer les peuples à la place. Elle n'a donc nulle réelle objection à poser son propre pied en Afrique du Nord, en tant que puissance mandataire sur la Libye, voisine de sa propre alliée la France, donnant sur la Méditerranée occidentale. Ni n'a-t-elle nulle réelle objection à poser son propre pied sur la côte de la mer Rouge, dans l'une des anciennes colonies italiennes, donnant de là sur cette même mer,

contemplant de là l'océan Indien, et y voisinant sa propre alliée la Grande-Bretagne.

Il n'est nulle nécessité véritable que les alliances ne se forgent qu'en temps de guerre, d'épreuve, et de détresse, pour que chaque allié tourne ensuite le dos à l'autre, une fois la victoire assurée ! Il demeure entièrement possible, et entièrement raisonnable aussi, que les alliances persistent, en temps de paix, exactement comme elles persistaient en temps de guerre, et que les vainqueurs s'accordent, entre eux, sur le partage des dépouilles avec justice, ou d'une manière ressemblant à la justice, et sur l'exploitation de la victoire avec équité, ou d'une manière ressemblant à l'équité.

Il n'est donc guère naturel que le bloc anglo-saxon monopolise l'autorité sur la terre, à l'Est comme à l'Ouest, tandis que le bloc russe demeure exactement là où il se trouve déjà, ne trouvant à sa disposition ni avancée, ni recul.

Les Alliés n'ont pas triomphé pour que le monde demeure, après la guerre, exactement comme il se tenait avant elle — une source véritable de richesse, monopolisée par une faction de vainqueurs, à l'exclusion de l'autre.

Ajoutons à cela que certaines nations libérées détiennent de vastes empires hors d'Europe — la France a son propre empire, la Hollande a son propre empire, la Belgique a son propre empire aussi. Comment pourrait-il donc raisonnablement se justifier que ces mêmes États libérés détiennent des colonies en Afrique et en Asie, tandis que la Russie — car nous ne dirons pas colonies, puisque la Russie n'aime pas le colonialisme — ne détienne nulle tutelle véritable du tout, sur telle partie ici, telle partie là ?!

Voilà qui se révèle véritablement étrange — et plus étrange encore, que cela ne vienne même pas à l'esprit des Britanniques et des Américains que la Russie pourrait bien détenir véritablement un droit de partager avec eux l'exploitation du monde, et sa domination. Ne soyons pas non plus assez naïfs, assez innocents de cœur, pour imaginer que les colonies détiennent véritablement quelque réel droit de recouvrer leur propre liberté, et d'obtenir leur propre indépendance. Tout cela ne fut que discours, prononcé tandis que persistait le propre dilemme de la guerre — mais désormais que ce même dilemme s'est achevé, et que les Alliés en sont sortis victorieux, les colonies doivent demeurer exactement comme elles étaient, avec d'autres colonies ajoutées à elles de surcroît :

certaines prises parmi les propres dépouilles des vaincus, d'autres prises parmi les peuples plus petits, à condition seulement que cette même colonisation reçoive quelque nom nouveau, un nom qui n'offense la sensibilité de personne — « partenariat », disons, reposant sur l'égalité, ou « coopération », vers l'élévation du niveau de vie des individus et des communautés.

La preuve véritable en réside dans le fait que les vainqueurs n'ont déclaré l'indépendance d'aucune colonie, restitué à aucun peuple son propre droit à l'indépendance, complète ou partielle, ni déclaré l'indépendance des propres colonies arrachées aux mains même de l'ennemi.

La preuve véritable en réside aussi dans le fait que certaines de ces mêmes colonies crurent les Alliés, et résolurent de devenir indépendantes — et qu'elles subissent désormais un tourment véritablement sévère pour cela.

Et je crois que ce qui se passe en Indonésie suffit véritablement, entièrement, à démontrer que les Alliés victorieux n'ont nulle envie du tout de changer quoi que ce soit de véritablement fondamental à l'état même du monde : les puissances conserveront leurs propres colonies, et leurs propres sphères d'influence, et étendront ces mêmes colonies, et sphères d'influence, partout où elles trouveront véritablement un moyen de le faire. Pourquoi donc la Russie ne posséderait-elle pas, elle aussi, des colonies, et des sphères d'influence, hors d'Europe ?! Serait-il seulement concevable que la Russie détienne moins de domination sur le monde que la Hollande, et la Belgique — voire que l'Espagne, et le Portugal ?!

Voilà donc précisément la question sur laquelle le cœur même des vainqueurs diverge véritablement, une question que leurs propres langues osent à peine mentionner du tout. Il existe, aussi, une autre question, sur laquelle cœurs et intentions divergent véritablement, une question que leurs propres langues ne mentionnent qu'avec la plus grande réserve, et la plus grande prudence : la propre domination que les vainqueurs de première classe exercent sur les vainqueurs de seconde classe. L'Europe, par exemple, demeure, prétend-on, une souche trop avancée, trop noble, pour jamais se soumettre au colonialisme — car le colonialisme représente un véritable amoindrissement de la dignité humaine, un amoindrissement permis pour les peuples d'Asie et d'Afrique, mais non permis, en comparaison, pour les Européens.

Mais l'Europe demeure véritablement faible, épuisée par la guerre, dans un réel besoin de l'assistance même des vainqueurs — et si l'Europe se situe au-dessus du colonialisme, des mandats, et de la tutelle, en raison de son propre privilège, et de sa propre souche noble, elle ne se situe pas au-dessus de la soumission à l'extension même de l'influence. Certains vainqueurs pourraient donc véritablement étendre leur propre influence morale, et économique, sur l'Europe occidentale, tandis que d'autres étendraient cette même influence morale, et économique, sur l'Europe orientale à la place. Et voici que surgit un problème non moins véritablement complexe que le colonialisme lui-même — car tous les vainqueurs, également, souhaitent étendre leur propre influence sur l'Europe tout entière.

Si la Russie monopolise l'influence en Europe orientale, les Anglo-Saxons s'indignent ; si les Anglo-Saxons monopolisent l'influence en Europe occidentale, les Russes s'indignent. Et il n'importe guère non plus que l'on connaisse la propre opinion de l'Europe elle-même, ni que l'Europe jouisse d'une réelle liberté de choisir ses propres alliés, si elle venait un jour à avoir besoin d'alliances — la propre volonté des peuples n'est rien de véritablement significatif ici ; ce qui se révèle véritablement significatif, plutôt, ce sont ces mêmes États victorieux, et leurs propres armées permanentes, démobilisées avec la plus extrême lenteur, et ce fut le pur hasard qui voulut que la bombe atomique fût découverte au tout dernier moment, découverte, et gardée secrète, dans le moindre de ses détails, par les seuls alliés anglo-saxons. La bombe atomique demeure une puissance véritablement terrifiante, effrayant même ceux qui ne craignent rien, soumettant même ceux qui ne veulent point se soumettre — et quiconque conserve ses propres secrets demeure, sans nul doute, véritablement supérieur. La Russie doit donc inévitablement s'inquiéter, les traités et les pactes doivent inévitablement être mis à l'épreuve, et les cœurs doivent inévitablement révéler ce qu'ils recèlent véritablement. Si les Alliés victorieux étaient véritablement sincères dans l'amour qu'ils se témoignent mutuellement, véritablement fidèles au pacte qu'ils se sont mutuellement donné, le propre secret de la bombe atomique ne devrait jamais être dissimulé aux Russes, ni les propres armes secrètes des Russes ne devraient jamais être dissimulées aux Alliés anglo-saxons.

Les hommes croyaient que la réunion de Washington pourrait réduire la distance même séparant les deux mêmes blocs, chacun confiant à l'autre son propre moi véritable, et le tréfonds de sa propre conscience, et les armes secrètes de part et d'autre deviendraient enfin

un véritable partenariat, reposant sur l'égalité entre les vainqueurs de première classe eux-mêmes. Mais les événements révèlent tout autre chose que ce que les hommes attendaient : le propre sort de la bombe atomique demeurera un secret anglo-saxon véritablement fortifié, jusqu'à ce que la Russie déclare ses propres exigences, clairement, et ouvertement. Si ces mêmes exigences étaient acceptées, le propre sort de la bombe atomique serait alors confié aux Nations unies — et je dis « le propre sort de la bombe atomique », et non « son propre secret », car il pourrait bien apparaître que son propre secret est une chose, et que la question de son propre usage, pour établir la sécurité et l'ordre, en est une autre.

Et ainsi s'acheva la réunion de Washington, ses propres participants se dispersant, et le monde demeura exactement là où il se trouvait déjà, dans l'anxiété, la peur, et la suspicion — et même, des paroles et des actes se sont déjà produits, ne faisant qu'accroître l'anxiété, et la peur, du monde. On dit, par exemple, que la Grande-Bretagne nourrit une réelle inclination à modifier la Charte de San Francisco, de manière à abolir le droit de veto conservé pour les cinq grandes puissances, et à ramener les choses au même pied d'égalité qu'elles connaissaient jadis, à la Société des Nations, ou à quelque chose de véritablement proche de cela. Ce même jour, les anciennes manœuvres diplomatiques reprendraient alors, et la Russie se trouverait isolée, exactement comme l'Allemagne fut jadis isolée, jusqu'au moindre détail que le professeur Mahmoud Azmi lui-même a déjà évoqué, dans certains de ses propres propos, il y a seulement quelques jours.

Tout au long de cela, quels que soient les troubles qui surviennent désormais en Iran continuent de survenir, quelle que soit la machination désormais attribuée à la Russie continue de lui être attribuée, les Anglo-Saxons continuent de presser une évacuation hâtée d'Iran, la Russie continue de se boucher les oreilles, et continue de poursuivre sa propre politique véritablement silencieuse, une politique emplissant le cœur des démocrates de suspicion, et de peur. La Russie, cependant, n'est guère la seule à œuvrer dans le silence — l'Amérique, semble-t-il, œuvre dans le silence aussi, mais en Chine, plutôt qu'en Iran, et paraît bien moins habile au silence que la Russie elle-même : son propre ambassadeur en Chine démissionne, violemment, accusant le Département d'État américain de s'ingérer dans les propres affaires de la Chine, d'une manière véritablement contraire à la démocratie — et sa propre démission est acceptée, son propre successeur nommé, dans les

plus brefs délais possibles.

Quant à l'Europe occidentale, les choses n'y sont guère exemptes de quelque véritable complexité cachée : la France doit inévitablement s'allier à la Grande-Bretagne, et la Grande-Bretagne doit inévitablement s'allier à la France, en raison de leur propre proximité, et de leurs propres intérêts communs, au Proche comme à l'Extrême-Orient — mais la France doit inévitablement s'allier à la Russie aussi, et s'est déjà, en fait, alliée à elle. Cette même alliance traditionnelle doit inévitablement être renforcée davantage encore, pour parvenir à un équilibre véritable entre l'Europe orientale et occidentale, et pour se prémunir contre tout danger allemand futur.

Et c'est pourquoi le ministre français des Affaires étrangères se tourne vers Londres, et négocie avec elle, tandis que, au même moment, une délégation française se prépare à se rendre en Russie, pour négocier des questions de finance, de commerce, et d'économie. Il pourrait bien apparaître, alors, que les deux pays se trouvent dans un réel besoin de coopération étroite, sur toutes ces mêmes questions.

Et ainsi la conférence que les ministres des Affaires étrangères tinrent, à la fin de l'été, s'acheva-t-elle par un véritable échec — et les hommes croyaient que les dirigeants alliés surmonteraient ces mêmes difficultés, lèveraient ces mêmes obstacles, et réduiraient la distance même séparant leurs propres désaccords. Une fois venue la réunion de Washington, les hommes crurent qu'elle se révélerait le pas décisif vers l'élimination de la peur, et de la suspicion — mais il devint clair, pour tous, qu'elle n'élimina nulle peur du tout, n'ajoutant qu'anxiété sur anxiété, et suspicion sur suspicion, à la place.

Et pourtant, comme il serait véritablement facile, le rapprochement, et la coopération, et l'établissement du monde nouveau sur les propres fondements du droit, de la justice, et de l'équité, si les propres intentions des gouvernements étaient véritablement aussi pures que les propres intentions des peuples — car les peuples eux-mêmes ne veulent ni oppression, ni injustice, ni monopolisation.

Mais il apparaît que la nature même de la vie humaine décrète que les peuples veulent une chose, et les gouvernements une autre — et que les peuples demeurent soumis à ce que veulent les gouvernements eux-mêmes, car les peuples n'ont pas encore appris, même à présent, comment se gouverner eux-mêmes.